DONOSO CORTES (1809-1853)

L'ENFANCE - JEUNESSE - PREMIERS ÉCRITS DE DONOSO CORTES - SES DEBUTS ET SES SUCCÈS DANS LA POLITIQUE

La vie de Donoso Cortès est l'histoire d'une intelligence d'abord faussée par une éducation philosophique d'un caractère rationaliste, puis se redressant d'elle-même, montant enfin dans la pleine lumière du catholicisme à des hauteurs d'où son regard avait l'étendue des génies et la clairvoyance des prophètes.

Ces grands dons sont rares : Dieu a ses vues en les faisant à quelques esprits de temps à autre ; le monde, qui confond volontiers voyants et visionnaires, n'en tient compte que trop tard ; et, en outre de toutes les choses sombres qui surgissent devant ses contemplations, le divinateur est d'ordinaire contraint d'entrevoir aussi son inutilité.

Juan-Francisco-Manoel naquit à Valle-de-la-Serena, près de leur terre patrimoniale de Valdegamas, de don Pedro Donoso Cortès, de la race du conquérant du Mexique, Fernand Cortès, et de dona Maria- Elena Fernandez Canado, qui fuyaient alors (1809) leur ville natale de Dombenito en Estramadure, devant l'armée victorieuse de Joseph Bonaparte. Par dévotion pour une Vierge très vénérée dans le village, la mère voulut qu'aux autres noms on ajoutât celui de Maria de la Salud. Ainsi, observe son biographe espagnol, Gavino Tejada, cet enfant, qui devait être un sage, fut placé sous la protection de celle que l'Église nomme le Siège de la Sagesse.

Extraordinairement studieux, Donoso Cortès avait, à onze ans, achevé ses humanités : à douze ans, il commençait l'étude du droit, à Salamanque ; à seize, il recevait de l'Université de Séville le diplôme de licencié : à dix-huit, il était professeur au collège de Cacérès.

S'il est facile de beaucoup apprendre à cet âge avec de belles facultés, il est plus rare et presque impossible d'avoir dès lors un esprit assez personnel, assez formé pour ne pas subir plus ou moins consciemment l'influence de l'esprit des professeurs ; et c'est ainsi qu'en suivant, pendant les vacances ou pendant les préparations aux examens, les cours particuliers d'un littérateur renommé, don José Quintana, tout acquis au déisme du XVIIIe siècle, Donoso Cortès se laissa envahir tout doucement par une admiration très vive pour les philosophes français, lus, étudiés, commentés, admirés exclusivement comme les grands modèles à suivre. Il prit à ces leçons un goût passionné et particulièrement redoutable à cet âge pour Rousseau «le plus éloquent des sophistes», dira-t-il un jour.

Son éducation religieuse le sauva des erreurs et des corruptions irrémédiables, mais il cherchait à fondre ensemble cette fausse philosophie et son instinct chrétien, sans parvenir à un autre résultat que celui d'une lutte en lui-même et contre lui-même, parfois très vive et très pénible. Les intelligences moyennes s'accommodent de cet antagonisme et vivent ou plutôt végètent dans cette lutte, faute d'un élan vigoureux pour en sortir ; les autres rejettent cet éclectisme, les plus fortes montant à l'assaut et à la conquête de la vérité ; les plus faibles vaincues, terrassées, enchaînées et à jamais captives de l'erreur.

Pour échapper à cette obsession, Donoso Cortès constitua avec les plus laborieux et les plus intelligents de ses amis une petite société littéraire, une sorte d'académie privée, où chacun apportait régulièrement sa contribution de travaux littéraires. La plume ne rouillait pas en ses jeunes mains, et les odes, les sonnets, les idylles ou les élégies, les poésies de toute espèce se multipliaient impétueuses, sonores, retentissantes comme les décharges de la mousqueterie sur un champ de bataille. Même, un jour, Donoso fit éclater une grosse pièce, une tragédie, *Padilla*, convenablement chargée de cette emphase castillane qui plaît tant à la jeunesse …espagnole ou non. Par bonheur, ces tentatives n'ont pas souvent les succès qu'escomptent leurs auteurs.

Il faut reconnaître, au reste, que le professorat de Donoso Cortès, au collège de Cacérès, ne fut pas des plus brillants. Le cours de littérature qu'on lui avait confié étant libre, et ne comptant pas aux examens, il lui advint plus d'une fois de n'avoir pour auditeur qu'un enfant, celui qui fut plus tard sa biographe, Gavino Tejada, devant lequel il pérorait quand même, probablement pour faire l'essai de ses forces et s'en donner la preuve à lui-même. C'est une aventure familière aux Sorbonnes de tous pays, et Donoso Cortès ne s'en affligeait pas autrement.

Pour faire diversion, il se maria, à vingt ans, à dona Térésa Carasco, qui lui donna une fille. Dieu prenait bientôt cette enfant avec la jeune mère. Ce fut sa grande peine de cœur, qu'il garda toute sa vie, mais silencieuse et muette, se révélant seulement parfois à l'improviste, comme malgré lui, dans quelques lignes des correspondances intimes, mais apparaissant alors aussi vive, aussi cuisante à vingt ans de là, qu'au jour même de l'épreuve.

La politique, avec les études qu'elle nécessite aux esprits sérieux, avec les relations qu'elle crée, les alliances qu'elle procure, les renommées qu'elle fait éclore, les forces qu'elle met en main, les surprises même qu'elle ménage un jour ou l'autre, est un engrenage qui prend vite tout l'homme : ce fut un puissant dérivé à la douleur de Donoso Cortès. Il écrivit un *Mémoire sur la situation de la monarchie espagnole*, qui plut au roi par le conseil qu'il lui donnait d'abolir la loi salique et de s'appuyer sur les classes moyennes ; il développa dans les journaux les mêmes vues qui répondaient à la politique du juste milieu, et l'écho que trouvaient alors de telles idées lui donnait un grand entrain dans cette voie ; mais les événements de 1834 vinrent arrêter cet élan. Une seconde brochure flétrit la révolution et les scènes de vandalisme dont il a été témoin, le massacre des prêtres, la profanation des autels, œuvres ordinaires de la démagogie.

> «Non, Madrid n'oubliera jamais le jour de douloureux souvenir où il a vu la société se dissoudre, la force publique disparaître, où il a été témoin de la profanation de ses temples. Les victimes demandent vengeance et la société justice. Les lois ne peuvent exiger obéissance si elles ne donnent pas protection : la liberté et l'ordre ont besoin, pour s'unir et croître, que le sol, souillé par le sang et profané par le crime, soit purifié».

Ce fut la première lueur qui lui fit entrevoir la vérité.

> «Ma conversion, écrit-il plus tard à Montalembert, est due premièrement à la miséricorde divine, et ensuite à l'étude profonde des révolutions. Les révolutions sont les fanaux de la Providence et de l'histoire. Elles confirment dans la foi en rendant sa lumière plus resplendissante».

Et, dès son début dans les polémiques du jour, il arrive à proclamer que les «sociétés sont condamnées à la stérilité et à la mort lorsque la religion les abandonne». Il y a là un germe de philosophie catholique auquel, plus tard, il saura donner un merveilleux épanouissement. A cette heure, parallèlement à la puissance de la religion, il exalte celle de l'intelligence

dans ses *Considérations sur la diplomatie*, ses *Leçons de droit politique*, son *Essai sur la loi électorale*, et un autre *Essai sur les principes constitutionnels*.

«Si, dans les temps anciens, l'Inde et l'Egypte se courbent sous la loi de leurs prêtres, c'est que les prêtres sont les princes de l'intelligence. Si, au moyen âge, les cloîtres dirigent le mouvement, c'est qu'ils tiennent dans leurs écoles les rênes de l'intelligence. Intelligent et libre, l'homme se suffit à lui-même».

Mais voilà que l'Espagne en feu, que Madrid, devenue une très fidèle image du Paris révolutionnaire, l'obligent à suspendre ses cours, et à s'infliger, avec sa lumineuse sincérité, le plus formel des démentis.

«En vain, écrit-il en 1837, les conventionnels français portaient dans leur poitrine le feu de la liberté et sur leur front la flamme de l'intelligence. Dans le délire de leur exaltation et l'orgueil de leur pouvoir, ils détrônèrent Dieu, ils se proclamèrent athées. De ce courant d'athéisme que pouvait-il sortir, sinon un lac de sang ? Et si nous, aujourd'hui, nous sommes les témoins, hélas ! et les victimes d'une décomposition sociale qui met le deuil dans nos cœurs et des larmes dans nos yeux, à qui en est la faute ? N'est-ce pas au parti qui, continuant chez nous l'œuvre des Conventionnels, n'a de commun avec ces épouvantables géants que l'athéisme qu'il proclame ? Oui, ce parti est athée, car, bien que les individus qui le composent adorent Dieu dans l'intérieur de leur famille, le parti est athée, s'il n'affirme pas Dieu dans ses lois, comme ses membres le proclament au foyer domestique».

Sauf l'hommage aux prétendus géants de la Révolution, qui nous parait singulièrement naïf après la démonstration pour ainsi dire mathématique de leur imbécillité, au moins politique, faite si magistralement par M. Taine, on ne peut méconnaître une évolution caractérisée de l'esprit de Cortès dans les quelques lignes que nous venons de citer ; d'autant plus qu'en littérature également, le disciple de Quintana, le fervent admirateur de Rousseau, arrivait à se ranger sous le drapeau d'étoffe chrétienne après tout, sinon de nuance irréprochable, de Chateaubriand et de Lamartine. Ce christianisme esthétique et sentimental, pour incomplet qu'il soit, a été pour un grand nombre un acheminement vers des régions plus lumineuses, vers une foi plus éclairée, et il n'est point rare que ces admirations d'artiste se changent en amour de croyant. Donoso Cortès y mit moins de temps que beaucoup d'autres.

Il est vrai qu'une activité d'esprit dévorante fut toujours et était spécialement alors la règle de sa vie. Rédacteur de *l'Avenir*, fondateur de la *Revue de Madrid* et du *Pilote*, collaborateur du *Courrier national*, devenu, par son intervention immédiate, le *Heraldo*, il professait le droit politique à l'Athénée, et trouvait le temps d'écrire sur les classiques et les romantiques des études qui creusaient le sillon où s'engageait derrière lui, le maître acclamé, toute l'ardente jeunesse de cette époque. Elu député de Cadix, il vit Espartero jeter en exil la reine Christine, qu'il suivit à Paris en qualité de secrétaire. Une ardente campagne de presse, inspirée et menée par lui, aboutit au renversement du dictateur et au règne d'Isabelle II. Son rôle prépondérant comme secrétaire particulier de la reine, comme député le plus en vue et comme négociateur des mariages espagnols, lui valut le titre de marquis de Valdegamas et les insignes de grand officier de la Légion d'honneur. Toutes les faveurs lui tombaient sur la tête, en même temps que toutes les occupations sur les bras, ce qui n'atténuait en rien une clairvoyance dès lors impitoyable aussi bien en deçà comme au delà des Pyrénées.

«La France, écrivait-il, a dégénéré sous le scepticisme qui s'est emparé d'elle, car les hommes sceptiques n'ont laissé nulle part de traces lumineuses, ni les sociétés sceptiques de grandes œuvres dans l'histoire. La foi, qui remue les montagnes, remue aussi les nations ; les empires sans croyances vivent et passent ignorés… Le roi des Français (Louis-Philippe) a réussi dans l'entreprise la plus difficile, celle de gouverner une nation de laquelle ont disparu presque entièrement les idées de gouvernement, de la gouverner au lendemain du renversement du principe auguste de la légitimité ; de la gouverner enfin, lorsque, dans chaque maison de Paris, on fabrique une nouvelle religion, une nouvelle société ; mais un trône élevé sur une insurrection, n'est-ce pas une contradiction flagrante ? Je m'inquiète pour l'avenir d'une royauté établie en vertu d'une nécessité et non en vertu d'un principe».

On sait que les événements ne devaient que trop tôt et trop complètement justifier ces inquiétudes et ces pronostics.

DONOSO CORTÈS EN DEUIL DE LA MORT DE SON FRÈRE - IL ÉTEND ET CREUSE SES ÉTUDES - UN DISCOURS EN JANVIER 1849

C'est à ce moment que Dieu frappa sur son cœur même un de ces grands coups qui anéantissent l'homme ou qui le grandissent, qui le jettent à terre pour toujours ou qui le relèvent, prêt à baiser et à glorifier la main divine par laquelle il est frappé. Son frère mourut, et la douleur qu'il en ressentit fut pour lui le coup de la grâce.

«J'avais un frère que j'ai vu vivre et mourir, qui a vécu d'une vie angélique et qui est mort comme mourraient les anges, si les anges étaient sujets à la mort. Depuis lors, j'ai juré d'aimer et d'adorer ; j'aime et j'adore, - j'allais dire ce que je ne puis dire, j'allais dire avec une infinie tendresse - j'adore le Dieu de mon frère. Je sais, autant que l'homme peut le savoir, qu'il jouit de Dieu au ciel et que là il prie pour le malheureux frère qu'il a laissé sur la terre. Et pourtant je le pleure toujours, et si Dieu ne vient à mon aide, mes larmes ne finiront pas. Je sais qu'il n'est pas permis à des chrétiens de tant aimer une créature ; je sais qu'ils ne doivent pas pleurer ceux qui meurent aussi chrétiennement, parce que ceux qui meurent ainsi se transfigurent et ne meurent pas. Je sais tout cela ; je sais aussi que saint Augustin se reprocha d'avoir trop pleuré sa mère, et cependant je pleure et je pleurerai tous les jours, si Dieu ne me donne pas la force dans Son infinie miséricorde».

Ainsi, le cœur plein de cet ardent amour fraternel suivit jusqu'à Dieu l'âme de ce frère tant regretté, pour ne plus s'en détacher jamais, tandis que sa compatissance à l'égard des besogneux se faisait de plus en plus charitable. «Je n'ai jamais regardé un pauvre assis à ma porte, pouvait-il dire, sans penser que je voyais en lui un frère».

Et une sincère humilité chrétienne ajouta sa marque de plus en plus profonde qui donne le dernier lustre aux belles intelligences.

«Ni le talent, ni le raisonnement n'ont eu de part à ma conversion, écrit-il à un ami ; je serais arrivé à la tombe avant d'arriver à la vraie foi. Le mystère de ma conversion est un mystère d'amour. Je n'aimais pas Dieu ; Il a voulu être aimé de moi, et je L'aime, et je suis converti parce que je L'aime».

Et dès lors, parallèlement à ses études historiques reprises, étendues, creusées encore, il aborde la théologie, les Saints Pères, les ascétiques, surtout sainte Thérèse et Louis de Grenade, et devient ainsi mystique en même temps que spéculatif, homme de Dieu autant qu'homme d'État, et il arrive à doubler, par l'énergie de sa foi, la puissance de son génie, comme on le voit à ses œuvres, à sa parole, à sa philosophie de l'histoire nettes, précises, tranchantes et, ajoutons-le, tristes comme la vérité.

En 1849, en Espagne, l'ordre était sans cesse menacé dans la rue, et le ministère prenait contre les agitateurs des mesures de précaution dont l'opposition contestait la légalité ; l'orateur opposant, M. Cortina, venait de discourir sur ce

thème et de conclure à la légalité partout et toujours, quand Donoso Cortès, prenant à tâche de répondre par un exposé de principes, attaqua de front et hautement cette vieille bastille des juristes.

«Moi qui crois, dit-il, que les lois sont faites pour les sociétés et non les sociétés pour les lois, je dis : La société, tout par la société, tout pour la société. Quand la légalité suffit pour sauver la société, la légalité ; quand elle ne suffit pas, la dictature ! Si la question était entre la liberté et la dictature, je n'hésiterais pas, je voterais, comme vous tous, pour la liberté».

Mais il s'agit de choisir entre la dictature de l'insurrection et celle du gouvernement. L'orateur préfère celle-ci, et prouve que la dictature est une vérité dans l'ordre théorique, et un fait dans l'ordre historique ; puis, il s'en prend aux idées fausses, stériles, désastreuses, émises tout à l'heure par l'opposition, pour les combattre «jusqu'à ce qu'elles soient couchées dans leur sépulture naturelle, sous les voûtes d'un Parlement libre et sensé, au pied de la tribune».

Après avoir indiqué comment la monarchie française, si vénérable, si antique, si glorieuse, avait été condamnée pour faire place à une république épouvantée de son triomphe, qui fit du premier moment banqueroute à ses trois principes fondamentaux de liberté, d'égalité et de fraternité, et qu'il appelle, à cause de cela, la république des trois blasphèmes, la république des trois mensonges, il montre, par l'histoire, que le germe des révolutions n'est pas dans la misère, mais dans les désirs de la multitude surexcitée par les tribuns, qui l'exploitent à leur profit.

«Vous serez comme les riches, telle est la formule des révolutions socialistes contre les classes moyennes. Vous serez comme les nobles, telle est la formule des révolutions des classes moyennes contre les classes nobiliaires. Vous serez comme les rois, telle est la formule des révolutions des classes aristocratiques contre les rois. Enfin, Messieurs, vous serez comme des dieux, telle est la formule de la première révolte du premier homme contre Dieu. Depuis Adam, le premier rebelle, jusqu'à Proudhon, le dernier impie, telle est formule de toutes les révolutions.

«C'est un fait historique, un fait reconnu, un fait incontestable que la mission providentielle de la France est d'être l'instrument de Dieu pour la propagation des idées nouvelles, soit politiques, soit religieuses et sociales. Dans les temps modernes, trois grandes idées ont envahi l'Europe : l'idée catholique, l'idée philosophique et l'idée révolutionnaire. Or, dans ces trois périodes, toujours la France s'est faite homme pour propager ces idées. Charlemagne a été la France faite homme pour propager l'idée catholique ; Voltaire a été la France faite homme pour propager l'idée philosophique ; Napoléon a été la France faite homme pour propager l'idée révolutionnaire Tous les révolutionnaires du monde savent que, quand les révolutions deviennent sérieuses, quand les nuages s'amoncellent, quand l'horizon s'obscurcit, quand les vagues montent, le vaisseau de la révolution n'a d'autre pilote que la France… Messieurs, ce mot fait frémir, mais je suis résolu à dire la vérité : la liberté est morte ! elle ne ressuscitera ni le troisième jour, ni la troisième année, ni peut-être le troisième siècle ! Vous vous effrayez de la tyrannie que nous souffrons ? Vous vous effrayez de peu ; vous verrez bien autre chose… Le monde marche à grands pas à la constitution d'un despotisme, le plus gigantesque et le plus destructeur que les hommes aient jamais vu. Pour annoncer cela, je n'ai pas besoin d'être prophète, il me suffit de considérer l'ensemble effrayant des événements humains, de leur seul vrai point de vue, des hauteurs catholiques.

«Il n'y a que deux répressions possibles, l'une intérieure, l'autre extérieure : la répression religieuse et la répression politique. Elles sont de telle nature que lorsque le thermomètre religieux s'élève, le thermomètre de la répression baisse ; et réciproquement, lorsque le thermomètre religieux baisse, le thermomètre politique, la répression politique, la tyrannie monte, c'est une loi de l'histoire, c'est une loi de l'humanité… »

Est-ce que les monstrueux armements qui nous écrasent, est-ce que la servitude militaire qui tient tout homme, pendant vingt-cinq ans, même les prêtres, ministres de paix, est-ce que ces gigantesques armées, ces millions de soldats qui, depuis tant d'années, d'un bout à l'autre de l'Europe, ont le doigt sur la détente du fusil, ne sont pas une démonstration et l'un des rouages de ce despotisme destructeur entrevu par Donoso Cortès ?

«Toute vraie civilisation vient du christianisme, dit-il, cela est tellement certain que la civilisation entière se trouve concentrée dans la zone chrétienne. La culture est le vernis, mais rien que le vernis de la civilisation. Seul, le christianisme civilise le monde, et il le civilise par trois moyens : en faisant de l'autorité une chose divine, de l'obéissance un devoir non plus envers l'homme, mais envers Dieu, et du sacrifice, de l'oubli de soi, la règle de quiconque veut plaire à Dieu… Une réaction morale est-elle possible ? Oui. Est-elle probable ? Non. J'ai connu des hommes qui s'étant éloignés de la foi, y sont revenus ; mais un peuple qui, ayant abandonné la foi, l'ait reconquise, je n'en connais pas un… »

Ce mémorable discours, dont nous ne pouvons citer que des fragments, eut un retentissement extraordinaire, inespéré l'on peut dire, à cette époque d'universelles clameurs, et la conscience publique fut comme vengée de tant de blasphèmes qui se répondaient d'une tribune à l'autre, pour s'exagérer dans la presse et se répercuter partout. Mais ces prédictions, à la fois si affirmatives et si sinistres qu'elles ressemblaient aux désespérances d'un pessimiste, provoquaient des réserves dans le camp même des catholiques, qui sentent le besoin de garder intacte la vigueur de leur foi aux victoires finales de Dieu et de l'Église, et se refusent à se laisser couper ainsi d'avance le nerf du bras qui doit lutter et combattre. Un échange de vues en ce sens eut lieu entre lui et Montalembert, qui n'osait aller si loin et s'avouer le triomphe du mal :

«Non, répliqua Cortès, sans que ma plume hésite, sans que mon cœur se trouble, sans que ma main tremble, je réponds : Incontestablement, la victoire restera à la civilisation philosophique. L'homme a voulu être libre de Dieu, il le sera Le jour viendra, je n'en doute pas, où le champ appartiendra aux hommes de croyances pures. Mais, n'en doutez pas non plus, ce jour n'aura pas de durée. La société, en définitive, est blessée à mort : elle mourra parce qu'elle n'est pas catholique ; le catholicisme seul est la vie».

AMBASSADE A BERLIN - L'AVENIR DE L'ALLEMAGNE - LE RÔLE DE LA RUSSIE – QUE DEVIENDRA LA FRANCE ? - LE SOCIALISME D'APRÈS CORTÉS

En 1850, le gouvernement espagnol envoya Donoso Cortès comme ministre plénipotentiaire à Berlin, avec la mission de regarder plus loin et de travailler à renouer les rapports interrompus entre l'Espagne et la Russie. C'était la meilleure occasion et la meilleure place pour étudier le débordement intellectuel des écoles germaniques, l'inconsistance de ces opinions philosophiques aussi légères dans le fond que lourdes dans la forme, et la redoutable puissance de cette critique allemande qui désagrège et pulvérise tout ce que touche son analyse. L'influence qu'elle a incontestablement acquise et qui n'est pas près de lui échapper, la fascination qu'elle exerce rendent saisissantes encore les lignes suivantes qui datent d'avril 1849 :

«Le sceptre de la dictature européenne me parait être tombé des mains des races latines aux mains des races germaniques et slaves. La France paraît s'acheminer à grands pas, si déjà elle n'y est arrivée, au terme d'une prodigieuse décadence. Désormais, l'Europe recevra tout, le bien comme le mal, des races qui se remuent et s'agitent de ce côté du Rhin ; elle recevra la monarchie

des Slaves ou la république des Allemands. L'Allemagne elle-même me parait destinée à devenir la proie de la Prusse. L'armée prussienne est la plus fidèle et la mieux disciplinée de l'Europe; avec un homme d'énergie à la tète des affaires, elle est capable de changer la face des choses. Déjà le germanisme a envahi ses rangs ; elle prend l'habitude de se considérer comme l'armée de l'Allemagne plutôt que de la Prusse… Tout s'avance vers le terme de cette unité allemande ; c'est le rêve du roi de Prusse, qui toujours a cru que sa glorieuse famille était prédestinée à gouverner l'Allemagne. Si cette unité allemande se fait un jour, la France devra alors se déclarer ouvertement contre un ordre de choses qui tendrait logiquement à la déposséder de l'Alsace et de la Lorraine».

Cet ordre de choses est venu, et, par une conséquence logique, apparemment, nous avons été dépossédés de la Lorraine et de l'Alsace. L'Allemagne, victorieuse, plus forte militairement que chacune des autres puissances de l'Europe, appuyée sur les alliés qu'elle a su entraîner dans son orbite, va-t-elle se reposer sur ses lauriers, agrandie et invincible ?

Donoso Cortès répond :

«Ce n'est là que le premier acte. Vous verrez ensuite les démagogues allemands traîner dans la boue le trône impérial par eux-mêmes édifié. Pour le parti démocratique allemand, l'empire n'est qu'un voile qui masque la république. Ce parti est formé des Polonais toujours prêts à se révolter, des Juifs émancipés, mais aspirant à venger leurs opprobres anciens, des prolétaires qui, ici plus encore qu'en France, ont quitté le culte de Dieu pour celui des jouissances matérielles ; des étudiants et des gens de lettres, d'autant plus riches d'ambition qu'ils sont plus pauvres de génie, et en qui les doctrines philosophiques de Hegel ont fait les plus profonds ravages. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'attitude désorganisatrice et radicale que prennent les révolutions de ce côté du Rhin. Or, ce parti est aujourd'hui le plus entreprenant; il sera le plus fort demain».

Il y aura donc du sang versé et beaucoup de ruines ; mais Cortès ne peut croire qu'un noble et solide édifice puisse sortir de la force purement brutale mise au service du doute et de l'anarchie protestante.

«Régnant pacifiquement sur la grande région septentrionale protestante, la Prusse ne peut rien désirer davantage sans extravagance ; elle ne peut être plus, mais elle ne peut être moins, jusqu'au jour où le protestantisme achèvera de se dissoudre ; alors elle entrera dans une rapide décadence. La Prusse vit dans le protestantisme, par le protestantisme et pour le protestantisme. Là est le mystère de sa gloire, mais là aussi est le mystère de sa mort».

Ainsi, de son regard de philosophe catholique, Cortès a vu l'Allemagne unifiée sous l'aile de l'aigle prussienne, qui enfonce chaque jour plus avant sa serre dans la chair vive de l'Alsace-Lorraine ; il a vu les germes de décomposition au cœur même de cette Allemagne en proie au libre examen, et il a aussi vu le châtiment de l'insolente fortune des Allemands par le plus puissant empire de l'Europe.

«Pour que la Russie s'empare de l'Europe, il faut auparavant trois événements, qui non seulement sont possibles, mais encore probables. Il faut d'abord que la révolution, après avoir dissous la société, dissolve les armées permanentes. En second lieu, que le socialisme, en dépouillant les propriétaires, éteigne le patriotisme, parce qu'un propriétaire dépouillé n'est pas, ne peut pas être patriote : dès que la question est poussée jusqu'à ce terme, jusqu'à cette angoisse, tout patriotisme meurt au cœur de l'homme. En troisième lieu, il faut que se réalise la confédération puissante de tous les peuples slaves sous l'influence et le protectorat de la Russie. Les nations slaves comptent, Messieurs, quatre-vingts millions d'habitants. Eh bien ! lorsque la révolution aura détruit en Europe les armées permanentes; lorsque les révolutions socialistes auront éteint le patriotisme en Europe ; lorsque, à l'Orient de l'Europe, se sera accomplie la grande fédération des peuples slaves ; lorsque, dans l'Occident, il n'y aura plus que deux armées, celle des spoliés et celle des spoliateurs, alors l'heure de la Russie sonnera, alors la Russie pourra se promener tranquillement, l'arme au bras, en Europe, alors le monde assistera au plus grand châtiment qu'ait enregistré l'histoire».

Ici, nous ne pouvons pas nous empêcher de demander avec angoisse : Quelle est donc la puissance, quelle est la nation qui sera le plus vite et le plus largement frappée par ce châtiment unique que tient en réserve un avenir prochain ? Donoso Cortès répond :

«Ce châtiment épouvantable, c'est l'Angleterre surtout qui le subira : contre le colosse qui tiendra d'une main l'Europe et de l'autre les Indes, ses vaisseaux ne lui seront d'aucun secours ; l'immense empire britannique croulera, tombant par morceaux, et le lugubre fracas de sa chute et sa longue plainte retentira jusqu'aux pôles».

Chose remarquable ! Les rivalités des nations centrales de l'Europe assurent le développement régulier de la puissance des deux ailes : l'Angleterre et la Russie ; l'Angleterre, qui étend sans cesse sou immense domaine colonial, organisé en empire ; la Russie, qui s'agrandit et se fortifie en même temps, avec la tranquillité et la régularité que mettent dans leurs œuvres les forces calmes de la nature. Il n'est pas une discorde du continent qui ne serve l'Angleterre et la Russie. La question d'Alsace équivaut pour celle-ci au doublement de son armée ; nos malentendus avec l'Italie assurent à celle-là la sécurité de sa domination. La rencontre, le contact et le conflit entre l'Angleterre et la Russie, le duel entre l'ours et la baleine, semblent inévitables ; et, dans ce conflit de demain, la France a déjà pris son parti : elle appelle la Russie auprès d'elle au cœur de l'Europe, de sorte que, selon toute vraisemblance, les premiers coups tomberont sur elle. Les flottes russe et française pourront-elles empêcher la flotte britannique de bloquer la France, pendant que l'Allemagne et l'Italie jetteront sur elle leurs millions de soldats ? Il y a là un point d'interrogation formidable et poignant posé devant nous par la marche des choses ou plutôt tracé par la main de Dieu.

D'autre part, «l'administration russe - c'est Donoso Cortès qui continue - est aussi corrompue que l'administration la plus civilisée de l'Europe, et l'aristocratie russe ne le cède pas en civilisation à la plus dépravée des aristocraties. Placée au milieu de l'Europe conquise et prosternée à ses pieds, la Russie absorbera par toutes ses veines le poison que l'Europe a bu et qui la tue ; puis elle ne tardera guère à tomber, elle aussi, en putréfaction. J'ignore, Messieurs, ajoutait mélancoliquement le prophétique orateur, le remède universel que Dieu tiendra prêt pour cette universelle pourriture».

Où donc est le remède ?

Loin de craindre la Russie, beaucoup de gens espèrent en elle et voient dans ce gouvernement absolu l'ennemi et le vainqueur du socialisme.

«C'est une erreur, dit notre grand écrivain et grand penseur, Louis Veuillot. Entre le despotisme moscovite et le socialisme européen, il existe une affinité profonde. Après la destruction des armées permanentes, de la propriété et de la famille par le socialisme, le despotisme moscovite, grandi et fortifié, absorbera le socialisme, et le socialisme s'incarnera dans le czar : ces deux effrayantes créations du génie du mal se compléteront l'une par l'autre. Après avoir donné au czar ses alliés les plus utiles, le socialisme, qui n'a ni Dieu, ni patrie, lui fournira ses plus impitoyables instruments. Maîtres du monde, ils écraseront le monde d'une chaîne que les âmes porteront comme les corps, et rien de semblable ne se sera vu sur la terre. Les socialistes aideront le czar à traquer la conscience, qui est la liberté, dans son dernier refuge. Ils lui dénonceront toute pensée assez fière pour ne pas l'adorer, et lui, leur donnera sous ses pieds, cette égalité de la dégradation qui est le rêve et le supplice de leur envie Les savants et les politiques sauront que, par l'abandon des croyances divines, ils se sont avilis eux-mêmes jusqu'à devenir les suppôts de la tyrannie,

du moins jusqu'à la subir ignoblement. Les meilleurs, jetant un regard humilié sur la gloire des derniers martyrs, trembleront que quelque valet de police, accouru des bords de la Neva, ne les accuse d'admirer en secret ceux qui confesseront encore Dieu et la patrie

«Tel sera ce despotisme sans pareil que prévoyait Donoso Cortès : sans pareil, parce qu'il s'exercera sur une société tombée des hauteurs de l'Évangile, et qu'aucune civilisation n'avait encore permis à l'orgueil humain de se précipiter d'un si glorieux sommet ; sans pareil aussi, parce que, d'une part, l'amollissement universel des courages, et que, de l'autre, les développements inexorables des moyens matériels de gouvernement concourront pour rendre toute résistance générale impossible. A peine quelques têtes isolées se dresseront et provoqueront noblement la mort. Elles ne la provoqueront pas longtemps ! Entre la main du despote et le cœur de la victime, il y aura en vain l'immensité de l'empire : la colère du maître pourra tuer comme la foudre ; l'électricité portera les sentences, et le bourreau répondra le jour même qu'elles sont exécutées».

En écoutant cet amer pessimisme, il semble qu'on sente déjà au cœur de la France le glissement des glaciers de la Russie schismatique, et le catholique se tourne avec anxiété vers Rome pour y découvrir quelque lumière sur cette question de vie et de mort. Or, le Pape Léon XIII voit avec sérénité le rapprochement entre la France et la Russie, et Pie IX, un jour, aux désespérances que lui exprimait Louis Veuillot, opposait l'esprit de propagande catholique et de charité, si vivace toujours en notre pays, et disait que l'Europe a besoin de la France. Ces voyants ont-ils mieux entrevu que Cortès le remède universel que Dieu tient prêt contre l'universelle pourriture ? Y a-t-il donc, en France, y a-t-il donc encore assez de sève catholique pour en infuser à la Russie schismatique et par là même à tout l'Orient ?

Que pensait Donoso Cortès en 1849 ?

«En France, derrière les partis qui s'affaiblissent et meurent, se dresse une foule athée qui a faim et soif, et qui, dans le suffrage universel, possède la massue d'Hercule. Le jour, et il n'est pas loin, où cette foule, comparant sa force à la faiblesse radicale des partis, se fatiguera de voir cette massue maniée par des mains étrangères et prétendra la manier elle-même au gré des caprices de sa toute-puissance, ce jour-là, la nation la plus puissante du monde tombera dans un gouffre sans nom. La multitude fera ce qu'elle fait toujours, la seule chose qu'elle puisse faire et qu'elle ait jamais faite, quand il lui est arrivé de pénétrer violemment dans les champs de l'histoire ; elle se créera des tyrans d'un jour, des idoles d'une heure, qu'on verra tour à tour sortir du néant pour être tout, et cesser d'être tout pour rentrer dans le néant».

Pourrions-nous user de termes plus précis aujourd'hui même pour caractériser, par exemple, l'aventure boulangiste, et désigner l'idole de demain, dont l'attribut ne sera plus le sabre cette fois, mais quelque knout dans une main tartare ?

Le prince Louis Bonaparte était alors président de la République et luttait déjà contre le Parlement. «Le président triomphera, écrivait Cortès, mais le succès ne sera ni pour le président, ni pour l'assemblée, il sera pour la Révolution à laquelle, d'ailleurs, la victoire définitive appartiendra de toutes manières En France, la proclamation de l'Empire sera très bien accueillie, tandis qu'elle sera mal vue de l'Europe ; néanmoins, la guerre n'éclatera pas, hormis le cas où cet homme franchirait ses propres frontières. Je crois qu'il ne les franchira pas ; mais il est dans les mains de sa destinée, qui est cependant de les franchir un jour, de faire appel à la Révolution et de succomber misérablement tans un autre Waterloo».

Ainsi, en 1849, le penseur catholique a vu l'Empire rétabli triompher des partis parlementaires, grâce aux millions de voix plébiscitaires ; il a vu l'Empire faire appel à la Révolution pour finir par être le vaincu de l'Allemagne qui prend l'Alsace Lorraine pour prix de sa victoire. Cette pénétration du génie, inspiré par la foi, est, avouons-le, si profonde et si précise qu'elle ressemble à la vision d'un prophète ; elle fait passer en notre chair à nous, Français, un frisson d'épouvante, et c'est presque en tremblant qu'on se demande et qu'on lui demande : Et après ? après le Waterloo du second Empire, après l'effondrement de Sedan qu'a donc vu cet homme ?

«C'est en France, dit-il, qu'on se rend compte des progrès du socialisme. Eh bien ! sachez que le socialisme a trois grands théâtres : En France sont les disciples, rien que des disciples ; en Italie sont les séides, rien que des séides; en Allemagne sont les pontifes et les maîtres… Le sphinx effrayant est devant nos yeux, et il ne s'est trouvé jusqu'à présent aucun Œdipe qui sût déchiffrer l'énigme ; le redoutable problème est debout, et l'Europe ne sait ni ne peut le résoudre : voilà la vérité. Pour l'homme qui a une raison saine, du bon sens et un esprit pénétrant, tout annonce une crise prochaine et funeste, un cataclysme comme jamais les hommes n'en ont vu...»

Et, après avoir constaté que la vraie cause de ce mal, grave et profond, doit être cherchée dans l'amoindrissement ou plutôt la disparition de l'idée de l'autorité divine et de l'autorité humaine ; que, dans l'ordre religieux, le déiste appelle le panthéiste, et le panthéiste l'athée, et dans l'ordre politique le constitutionnel appelle le républicain qui cède la place à l'anarchiste, il voit dans le principe électif une source de corruption telle qu'elle empoisonnera nécessairement les nations si la religion ne purifie pas les élections.

«La nature des choses veut que toute question politique aboutit, en dernier résultat, à ce dernier dilemme : la religion ou les révolutions; le catholicisme ou la mort La société européenne se meurt ; les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt. Elle se meurt, parce que Dieu l'avait faite pour être nourrie de la substance catholique, et que des médecins empiriques lui ont donné pour aliment la substance rationaliste. Elle se meurt, parce que, de même que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, de même les sociétés ne périssent pas par le fer, mais par toute parole anti-catholique sortie de la bouche des philosophes. Elle se meurt, parce que l'erreur tue, et que cette société est fondée sur des erreurs…»

Quant à la question particulièrement appelée sociale, Donoso Cortès pensait qu'elle ne peut avoir de solution que par le catholicisme et son esprit de charité.

Puis, après avoir démontré que l'Église était un véritable ministère de bienfaisance publique, comme le demandaient en 1848 Louis Blanc et consorts, qu'elle était l'intermédiaire entre le riche et le pauvre, parce qu'elle participait de la nature de l'un et de l'autre : du pauvre, puisqu'elle n'avait rien à elle et recevait tout ; du riche, puisqu'il lui donnait tout pour l'amour de Dieu ; qu'elle avait imprimé aux classes nécessiteuses un mouvement d'ascension qui assurait l'asile aux mendiants, le travail aux artisans, la terre aux laboureurs ; il prouve que la Révolution a fait juste le contraire. A mesure que l'Eglise est plus dépouillée, le fermage de la terre monte ; les laboureurs, accablés par l'énorme fermage qu'ils payent, descendent dans la classe moyenne des ouvriers ; les ouvriers à leur tour, poussés par le nombre des laboureurs qui leur viennent, vont incessamment grossir la plèbe des mendiants ; enfin, les mendiants terminent leurs jours dans la misère et la faim. Voilà d'un côté l'œuvre de la Révolution ; de l'autre l'œuvre de l'Église.

«Les choses en sont aujourd'hui à ce point que la société, unie auparavant dans une sainte et heureuse concorde, est divisée en deux classes qu'on peut appeler l'une vaincue, l'autre victorieuse. Celle qui a été favorisée par le sort a pour devise : "Tout pour les riches !" Comment voulez-vous que cette thèse n'engendre pas son antithèse et que la classe vaincue ne s'écrie pas à son tour : "Tout pour les pauvres !"»

Si la sourde lutte, dont il voyait les symptômes à cette époque, arrachait à Cortès les accents désespérés que nous venons d'entendre, que dirait-il aujourd'hui que cette guerre est ouvertement déclarée, organisée, commencée par des escarmouches partielles, avec des alternatives de défaire et de victoire qui ne font qu'exaspérer la lutte, jusqu'au jour prochain où elle sera générale et internationale, pour passer ensuite du fait dans le code, qui la décrétera, la légalisera et l'éternisera.

«ESSAI SUR LE CATHOLICISME, LE LIBERALISME ET LE SOCIALISME» - TEMPÊTES EN ESPAGNE ET EN FRANCE ATTAQUE DE L'ABBÉ GADUEL - RIPOSTE DE LOUIS VEUILLOT - DONOSO CORTÈS HUMBLE, CHARITABLE, MEURT SAINTEMENT

Quand il eut terminé sa mission en Prusse, Donoso Cortès revint dans sa patrie. L'état moral où il la trouva le détermina à faire de l'opposition, tactique qui était entre toutes la plus déplaisante pour lui. Son premier discours à la Chambre renversa le ministère Narvaez et fit éclater contre l'homme politique des haines qui n'osaient se révéler contre le philosophe catholique, impitoyable comme la vérité même, mais d'une aménité aussi invariable que la charité. Et cette tempête de calomnies, d'injures, d'écrits insultants, partie des rangs des libéraux, fut portée à son paroxysme quand parut son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, écrit à la demande de Louis Veuillot. D'une humilité aussi sincère que sa science était profonde, il accueillait avec bonne grâce les quelques critiques que lui transmettait le polémiste français[1].

«J'ai trouvé ces observations sages, nettes et profondes, écrit-il. J'ai suivi les corrections point par point : rien de ce qui choquait avec tant de raison ne subsiste plus dans mon livre. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, je ne suis pas théologien ; je n'ai pas étudié cette science, je ne suis pas même écolier. Seulement, il m'arrive parfois de deviner juste quand je devine la solution de l'Église, et voilà tout. Mais de cette divination vague, hasardeuse, à la science, il y a loin. Je vous prie donc de croire que, même quand je me trompe, mes intentions sont toujours bonnes, que c'est pure ignorance et pas autre chose, et que je suis toujours disposé à recevoir des leçons, non seulement de l'Église, dont la voix est la voix de Dieu, mais encore de tout homme savant qui voudra me faire l'aumône de ses lumières».

Et, cinq mois après, il soumettait une seconde fois le texte définitif à son illustre ami, en lui demandant,au nom de son ignorance des matières théologiques forcément abordées, un soin extrême dans la lecture de ce petit volume. Presque aussitôt, d'ailleurs, Donoso Cortès arrivait à Paris, revêtu de la dignité de ministre plénipotentiaire, précédé de la grande réputation que lui valaient son rôle politique, son talent d'orateur et d'écrivain, gratifié tout de suite de la reconnaissance et de l'admiration des catholiques, heureux de voir la nation espagnole représentée par un si fier chrétien, par un si redoutable adversaire du rationalisme. Toutefois, il était à prévoir que le patronage de *L'Univers*, si chaud dans ses sympathies, si ardent à la défense de ses amis comme à l'attaque de ses ennemis, personnellement engagé dans ce cas particulier puisqu'il s'agissait d'un livre composé à la demande du rédacteur en chef de ce journal, loin de le servir auprès d'un certain nombre de catholiques, serait plutôt de nature à susciter des préventions. La tentation d'entrer en lice fut violente dans le camp des catholiques libéraux qui n'avaient point eu de relations personnelles avec l'éminent plénipotentiaire, et l'occasion parut bonne apparemment d'égratigner *L'Univers* derrière Donoso Cortès.

L'Ami de la religion, sous l'inspiration de Mgr Dupanloup, dirent les mauvaises langues, par la plume de M. l'abbé Gaduel, vicaire général de l'évêque d'Orléans, sans se laisser arrêter par l'inconvenance qu'il pouvait y avoir à mettre sur la sellette un illustre étranger, un représentant d'un gouvernement ami qui se trouvait être par bonne fortune un catholique dévoué et un grand chrétien, publia une étude de l'*Essai* qui, sous couleur de défendre la théologie, avait toutes les allures d'un pamphlet.

«Cet ecclésiastique, personnellement estimable, dit-on, mais profondément inconnu jusqu'alors et qui n'avait donné au public ni à personne aucune opinion de son mérite, s'était soudainement enflammé d'un zèle amer contre les laïques qui écrivent en faveur de la religion. A son avis, ces laïques faisaient à l'Église un mal incalculable par la présomption ignorante de leurs apologies pleines de violences et d'erreurs : témoin M. Donoso Cortès et son *Essai sur le catholicisme*. C'était le prétexte et le début d'une longue critique où l'on prétendait prouver que l'*Essai* contenait un ramas de toutes les hérésies qui ont affligé l'Église».

La critique ne pouvait pas inquiéter beaucoup Donoso Cortès, mais le procédé le blessa profondément. Il prétendait qu'on eût dû le prévenir et le mettre à même de rétracter ses erreurs s'il y en avait ; surtout, il trouvait déplacé certain persiflage qui visait à livrer aux railleries des Français l'ambassadeur de la reine d'Espagne. Ce lui fut une occasion de soumettre son livre au jugement ne Rome, et là les rôles furent intervertis ; ce ne fut pas l'abbé Gaduel qui eut raison. Louis Veuillot, on le pense bien, n'eut garde de rester les bras croisés en face de cette attaque impertinente dont il se regardait comme responsable : il exécuta l'abbé Gaduel avec cette maestria qui n'appartenait qu'à lui. Voici le commencement de cette riposte si alerte, si française :

«M. l'abbé Gaduel, vicaire général d'Orléans, publie, dans *L'Ami de la religion*, une série d'articles destinés à constater le tort que font à la foi catholique les écrits et la réputation de M. Donoso Cortès. Ce publiciste, selon M. Gaduel, se mêle de ce qui ne le regarde pas. Il aborde des matières trop relevées pour ses connaissances et auxquelles il n'entend rien. Sa renommée est un des méfaits de *L'Univers*, car en quel crime contre l'Église *L'Univers* n'a-t-il pas un peu la main ? Comme tout ce qui se rattache à cette école de *L'Univers*, M. Donoso Cortès, malgré ses intentions qu'on excuse, ne peut faire que du mal. On doit l'avertir, surtout avertir le public. Il est urgent de réprimer enfin ces laïques téméraires qui font de petits livres et des articles de journaux sur des questions auxquelles certains théologiens ont l'habitude de consacrer des *in-quarto* latins ou peu français. Tel est l'objet du travail de l'abbé Gaduel. On y verra que l'*Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* fourmille d'indiscrétions et "d'erreurs théologiques et philosophiques". Déjà le savant critique a prouvé, au moyen du théologien Witasse, que M. Donoso Cortès est trithéiste, et au moyen du théologien Billuart, qu'il côtoie le luthérianisme, le calvinisme, le baïanisme et le jansénisme. On s'effraye :

---

1 Si quelque chose pouvait encore grandir Donoso Cortès, ce serait l'insulte lancée contre lui par une certaine coterie. Voici ce que nous lisons dans ce fameux dictionnaire où Larousse conspire, en ses lourdes colonnes, contre l'histoire et bien autre chose. Parlant de la mort du frère de Cortès, il dit : «Ce malheur fit sur lui la plus vive impression et le jeta dans un excès de ferveur religieuse. Sa plaie mal fermée rouvrit, son libéralisme s'éteignit dans le catholicisme le plus exagéré Veuillot et la sacristie s'emparèrent de lui et abusèrent de son état de découragement pour lui faire écrire son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*».

Développant ensuite à sa manière le système politique du grand écrivain, le dictionnaire ajoute : «Il suffit d'exposer ce système qui va chercher son idéal dans le moyen âge pour en démontrer l'inanité et pour voir à quel point il est, non seulement chimérique, mais encore attentatoire à tout ce qui constitue la force, la grandeur, la liberté et la dignité humaines». (Au mot CORTÈS.)

ce n'est rien encore ! M. Donoso Cortès serait un peu fataliste et un peu lamennaisien. Si l'on y ajoute l'ultramontanisme, dont le savant critique ne dit mot, mais que probablement il n'oublie pas, cela fait bien des erreurs que notre ami devra désavouer.

«Il les désavouera sans doute pour peu qu'il les ait commises. Il les désavouera plus vite que certains théologiens de profession, qui avaient pourtant lu Witasse et même étudié Bailly, n'ont récemment désavoué leurs livres condamnés de plus haut. M. Gaduel reconnaîtra ce petit mérite à ces indiscrets laïques. S'ils se trompent, ce qui est arrivé à tant d'autres, voire à des vicaires généraux, du moins ils ne sont point têtus. Ils ne s'enfoncent pas dans ces retraites inextricables où le distinguo gallican trouve toujours un auteur contre l'autorité, un usage contre la loi, un droit coutumier contre le droit positif et général. Ils ne marchandent pas leur obéissance. Comme ils ont erré sans préjugé ni perversité d'école, ils rentrent avec empressement dans la bonne voie qu'ils n'avaient pas voulu quitter. Voilà de quoi M. Gaduel aura le plaisir de se convaincre, si son travail se trouve aussi solide qu'il en parait content. Mais il permettra qu'on l'examine. On a vu des théologiens s'enflammer violemment contre des doctrines très innocentes. Les petites passions, les petits intérêts, les petits esprits sont sujets à ce malheur…

«Mais, examinons d'abord, avec M. Gaduel, un point qui nous regarde personnellement. A travers le livre de M. Donoso Cortès, le rigoureux théologien a su nous atteindre, et peut-être n'est-ce pas le moindre but de sa critique. Voici son raisonnement : «Le livre de M. Donoso Cortès fait partie d'une collection d'ouvrages publiés sous la direction de M. Veuillot ; donc, M, Veuillot n'est pas moins trithéiste, baïaniste, fataliste, etc., que M. Donoso Cortès ; et comme M. Veuillot est rédacteur en chef de *L'Univers*, il s'ensuit que *L'Univers* n'est pas moins luthérien, calviniste, lamennaisien que M. Veuillot».

«*L'Univers*, une fois mis en cause par ce tour de logique, M. l'abbé Gaduel ne nous lâche plus. A toutes les hérésies qu'il trouve dans M. Donoso Cortès, et dont nous répondons, il en ajoute une quantité d'autres qui nous sont propres. Nous ne les mentionnerons pas, il y en a trop. La dernière, la fleur du bouquet, est le pseudo-traditiona-lisme. Terrible chose que d'apprendre un matin, au sortir de la messe, qu'on est pseudo-traditionaliste ! Le lecteur se peindra notre émotion. Néanmoins, un malheur plus grand nous menaçait… Pendant que M. l'abbé Gaduel était en verve, qui l'empêchait de prouver que nous sommes athéesb? Puisque la théologie d'Orléans nous fait grâce de l'athéisme, nous lui sommes très humbles et très obligés serviteurs. Va pour pseudo-traditionaliste et le reste !

«…Il nous serait difficile toutefois de ne pas flairer, autour du tribunal qui nous condamne, une petite odeur commerciale mal déguisée. Il s'agit de délivrer l'Église de l'oppression que font peser sur elle les écrivains laïques, non pas ceux qui l'attaquent, mais ceux qui la défendent, et en particulier *L'Univers*. *L'Univers* est des plus fatigants, parce que, remarque M. l'abbé Gaduel, il excelle a créer des courants d'opinion. C'est là un tort qu'on ne pourrait sans injustice reprocher aux autres. Aussi ferait-on grâce aux autres si l'on pouvait seulement abattre celui-ci. *L'Ami de la religion*, par exemple, quoique demi-laïque, devrait manifestement survivre à la ruine de ses confrères : il n'est point créateur de courants. Tout ce qui n'est point lu, tout ce qui ne fait point de bruit, tout cela mérite d'être conservé dans le trésor de l'exacte théologie et de la saine philosophie. Le reste est anathème, depuis Joseph de Maistre jusqu'à Donoso Cortès. Quel tort vous font les journaux religieux ! disent aux évêques le *Journal des Débats*, le *Siècle* et autres bonnes têtes voltairiennes, mues d'un tendre intérêt pour l'Église. Mais dans le nombre des journaux religieux elles ne comptent que *L'Univers*, elles excusent l'heureux *Ami de la religion*».

M. l'abbé Gaduel, piqué au vif par cette volée de traits si légers, mais si finement aiguisés, se sentant d'ailleurs peu de goût pour demeurer la risée de la France, au moins de la France catholique, demanda aux crosses épiscopales de le protéger. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, Mgr Sibour, archevêque de Paris, brandirent la leur contre *L'Univers*, «attendu l'incompétence des écrivains laïques, qui font du tort à la religion par la manière dont ils la défendent, empiètent sur les droits sacrés de l'épiscopat et aspirent à conduire l'Église» ; ils interdirent dans leur diocèse la lecture du vaillant, spirituel et religieux journal. Pie IX, saisit de la question, demanda aux journalistes une grande mesure dans leur polémique, une pleine soumission aux Ordinaires dans les questions doctrinales, et aux évêques une sollicitude et une charité particulières à l'égard des écrivains laïques ou ecclésiastiques qui se donnent le mérite de défendre la religion dans la presse ou par leurs écrits. Rome a toujours excellé à panser ainsi les plaies les plus vives par ses ménagements envers les uns et les autres, en mettant hors de discussion d'une part l'autorité des évêques, de l'autre l'incontestable nécessité de la presse catholique.

De son côté, Donoso Cortès, quoique mortifié d'une attaque qui aurait dû être précédée d'un avertissement, traçait dans une lettre des règles de polémique dont tous pouvaient faire profit.

«Je supplie mes amis de ne jamais franchir les bornes de la modération et surtout de ne jamais passer de la défense à l'agression ni de l'éloge à l'injure. Si nos adversaires procèdent de bonne foi, ils doivent être respectés; s'ils sont mus par la passion, ils doivent être plaints, car ils ne sont pas moins malades que coupables ; et si l'on peut s'indigner saintement contre un coupable, un malade a droit à une compassion sans mesure».

Ses intentions, au reste, n'étaient pas douteuses :

«Je suis purement catholique ; je crois et professe ce que professe et croit l'Église catholique, apostolique et romaine… Pour savoir ce que je dois croire et penser, je ne regarde pas les philosophes, je regarde les docteurs de l'Église. Je n'interroge pas les sages, ils ne pourraient pas me répondre. J'interroge plutôt les femmes pieuses et les enfants, ces deux vases de bénédiction, parce que l'un est purifié par les larmes et que l'autre est embaumé des parfums de l'innocence».

«N'avez-vous donc pas d'amour-propre? lui écrivait un jour un ami, le comte Raczinski, ambassadeur de Prusse à Madrid ; seriez-vous le seul à n'en point avoir ?

- Oui, hélas ! j'ai de l'amour-propre, répondait Cortès, mais c'est cependant comme si j'en étais dépourvu, car je m'efforce de le dominer avec le secours de la foi. Le chrétien a de l'amour-propre tout comme celui qui ne l'est pas, à cette différence près, que l'un l'a sous les pieds et l'autre dans la tête».

Les lettres où il s'épanche dans un cœur ami sont tour à tour charmantes de simplicité, de gai naturel, ou touchantes par leur émotion communicative qui jaillit spontanément du fond de sa riche nature et de sa grande humilité.

«Je n'ai pas le courage d'écrire, je suis tout à la nature et à mes parents, dit-il dans une lettre à Louis Veuillot. Je laisse passer et repasser devant moi comme autant d'ombres chères les jours de mon enfance, et je me fais petit pour être heureux, convaincu de cette vérité que celui-là seul qui se fait petit goûtera de véritables jouissances en ce monde. Oh ! que l'ignorance des enfants et des petits est une chose mystérieuse et charmante ! Les petits ignorent la botanique : tant mieux pour eux, parce que la nature leur appartient avec toute sa magnificence. Ils n'analysent pas les mystérieux rapporte avec la famille : tant mieux pour eux, parce que la famille a pour eux et pour eux seuls des trésors de tendresse et d'amour. Ils n'analysent pas Dieu : tant mieux pour eux mille fois, car Dieu se donne à celui qui Le regarde toujours, rien que pour Le regarder.

«J'ai avec moi *Fray Luis de Grenada*, qui est le premier mystique du monde, et dont je vous ferais cadeau, si vous aviez le bonheur de comprendre sa langue, qui n'est pas la langue espagnole de nos jours, mais une autre langue dont on n'a déjà plus d'idée, toute pleine de magnificence et d'ampleur. Je lis aussi la vie de saint Vincent de Paul. Quelle vie, si remplie et si pleine ! J'admire d'autant plus cet homme apostolique que je suis l'homme le plus incapable de regarder en face ce modèle. A propos de quoi je dois

vous déclarer, mon ami, que je suis l'être le plus inutile du monde. Je n'ai jamais rien fait, je ne fais rien et je ne ferai rien de ma vie. Je suis le type accompli des hommes fainéants. Quelquefois, je me représente mon Seigneur et mon Dieu me demandant : Qu'est-ce que tu as fait ? Et je sens un frisson parcourir mes membres. Il m'arrive alors de penser que peut-être suis-je né pour la vie contemplative, mais ce sont des illusions périlleuses de mon imagination. La vérité, la voici : Je suis un fainéant».

Ce prétendu fainéant, que nous avons vu si studieux depuis sa plus tendre enfance et si laborieux dans sa carrière d'homme d'Etat, ce grand esprit, qui avait le coup d'aile et le coup d'œil de l'aigle, cet humble, qui se tenait en si piètre estime, était en moine temps un généreux, chez qui la charité devenait une nécessité. Chaque semaine il visitait les indigents ; chaque semaine, à Paris, il voyait la Sœur Rosalie, recevait d'elle les recommandations pour le quartier Moufletard et lui transmettait les aumônes recueillies chez les riches et les puissants du monde. C'est ainsi que, par sa tendre et incessante sollicitude pour les pauvres, par les soins qu'il leur prodiguait personnellement là où l'envoyait son directeur, comme il disait de la Sœur Rosalie, il espérait racheter le temps perdu dans les inutilités officielles de sa charge.

«Qu'est-ce que Dieu me dira quand Il m'interrogera sur l'emploi de ce temps qu'Il me donne pour mon salut, et que je lui répondrai : Seigneur j'ai fait des visites !»

«Un jour, écrit Louis Veuillot, que je lui demandais secours pour une famille réduite à la dernière nécessité : ce Tenez, me dit-il, en me remettant une forte aumône, achetez-leur du pain, achetez-leur du linge ; je vous donnerai encore quelque chose le mois prochain ; maintenant, je suis épuisé». En parlant ainsi, il s'habillait ; je lui fis remarquer que sa chemise était déchirée, il m'avoua qu'il n'en avait guère de meilleure. Il faisait une pension annuelle à un autre pauvre que je connaissais, et il m'envoyait fidèlement dans les premiers du mois la somme qu'il avait promise. Il se souvint de l'envoyer la veille de sa mort».

Entré dans la voie de la pénitence, il dédaignait les pompes de son rang. Ambassadeur, il avait toute la fierté de son pays : chrétien, il tenait un enfant sur les fonts du baptême avec une fille du petit peuple, il s'agenouillait au milieu de ses pauvres dans l'indigente chapelle de la rue Saint-Jacques, il visitait les galetas de la rue Mouffetard.

Les visions si attristées que l'étude de l'histoire et le spectacle des misères contemporaines faisaient passer devant ses yeux n'enlevaient rien de son joyeux caractère. «Si Donoso Cortès est un Jérémie, disait M. Guizot, c'est un Jérémie de bonne humeur».

«Dieu avait été prodigue envers lui, écrit Montalembert; Il lui avait conféré le don d'aimer et de se faire aimer. Ce sage, ce pénitent, ce fervent chrétien portait en lui le bonheur et le répandait au dehors à grands flots… C'était un homme charmant. Jamais personne n'a rendu la religion plus aimable et n'a donné plus d'attrait à la vertu chrétienne. Il avait la vivacité expansive de l'innocence, le tendre et généreux élan d'une âme rajeunie d'avance par l'éternel bonheur. Son œil brillait de la joie limpide et naïve d'une jeune épousée ; la lune de miel de son union avec la vérité durait encore et toujours».

Parlant de notre siècle, Cortès disait :

«Notre atmosphère contient un poison qui ne permet à rien de bon de parvenir à sa maturité. Ou l'esprit fléchit, ou l'homme tombe ; celui qui ne trahit pas sa destinée, la destinée le trahit : si bien que nous périrons faute d'un homme qui ose dépasser le niveau du vulgaire !»

Lui aussi, hélas ! la destinée le trahit ; ou plutôt, Dieu le prit dans l'ardeur de sa foi et de sa charité, dans la générosité de sa vertu de pénitence qui lui avait fait faire choix d'un Ordre religieux pour se retirer du monde, dans toute la plénitude du talent, dans toute la sève de sa vie naturelle et surnaturelle, au moment où il allait compléter sa quarante-quatrième année. Le 3 mai 1853, pendant son ambassade à Paris, Cortès quittait la terre pour le ciel.

La Sœur du Bon-Secours qui le veillait lui dit :

«Vous allez paraître devant Dieu, souvenez-vous de moi.

- Je vous le promets, répondit-il, d'une voix libre et claire». «Vous soignez-là un malade comme vous n'en avez pas souvent ; c'est un vrai saint»,

disait le docteur Cruveilher à la même religieuse. Le moribond l'entend et, par un effort extrême, il se dresse sur son lit et apostrophe le bon docteur avec violence :

«Que dites-vous-là, monsieur Cruveilher ! Avec de telles idées, on me laissera dans le Purgatoire jusqu'à la fin du monde !»

Puis, se tournant vers le crucifix avec un geste inexprimable :

«Vous le savez, mon Dieu, que je ne suis pas un saint !»

On lui annonça que l'empereur envoyait un aide de camp pour lui témoigner son affectueux intérêt. Il remercia d'un signe de tête, puis, se tournant vers l'image du Christ :

«Pourvu, dit-il, que Celui-là s'intéresse à moi, c'est tout ce qu'il me faut». «Il n'est jamais cinq minutes sans penser à Dieu, disait la Sœur garde-malade, et quand il en parle, ses paroles sont comme des flèches qui s'enfoncent dans le cœur».

C'est de cette sainte mort que finit cet homme de génie et ce complet chrétien, dans la France où il avait tant d'admirateurs ; dans Paris, où il avait tant d'amis parmi les grands du monde, parmi les lutteurs de la presse catholique, parmi les petits et les pauvres, sans que rien, dans sa trop courte vie, ait démenti le témoignage qu'il se rendit à lui-même au Parlement espagnol dans l'impérissable discours du 4 janvier 1849 :

«Lorsque arrivera le terme de mes jours, je n'emporterai pas avec moi le remords d'avoir laissé sans défense la société barbarement attaquée ni l'amère et insupportable douleur d'avoir jamais fait aucun mal à un seul homme».

D. LEROUX. Saint-Martin de Sanzay